

et comme cette odeur me rappelle les meilleures soirées de ma toute première jeunesse!... A la tombée du crépuscule, je venais, avec des camarades de collège, m'étendre dans les prés de l'Ornain, au pied des monceaux de foin fraîchement mis en tas.

Nous avions dix-sept ans à peine, et, pleins de cette confiance imperturbable dans l'avenir, de cette présomptueuse espérance, qui sont l'apanage des tout jeunes gens, nous ne rêvions rien moins que de gagner de la gloire, et, avec la gloire, le cœur de toutes les femmes.

Lançant fièrement, à pleine voix, nos vers d'écolier et nos effusions vers le ciel, nous ne trouvions pas d'aventures assez impossibles pour notre audace, et chaque soir, en imagination, nous partions pour la conquête de quelque fabuleuse toison d'or...

Tandis que nous déclamions nos vers, tandis que nous bâtissions nos châteaux en Espagne, la nuit d'été, magnifiquement étoilée, descendait amoureusement sur les cotéaux des vignes.

La rivière coulait avec un bruit doux, et, par places, dans les noues abritées par les peupliers, reflétait les rayons des étoiles.

Les grillons, par centaines, murmuraient leurs trilles saccadés entre les tiges courtes de l'herbe tondue.

Parfois, nous détachions une barque et nous nous laissions lentement aller à la dérive au long des prés, qui se succédaient pendant une bonne lieue.

Les brouillards et les saules, entre-croisés au-dessus de nos têtes, formaient une obscurité de plus en plus épaisse; on ne voyait plus que de loin en loin un scintillement d'astre.

Parmi les feuillées frémissant avec un bruit frais, la rosée du soir tombait en pluie menue; de temps à autre, blutés entre les feuilles frissonnantes, les rais de la lune nouvelle nous arrivaient bleuissants.

Et, tout grisés de mystère, nous exaltant dans la nuit, derechef, nous déclamions des poésies de notre cru :

Les saules frissonnent. La lune
Argente la rivière brune
Du reflet de ses bleus regards;
La barque, sous les hautes branches,
Glisse à travers les roses blanches
Des nénuphars.

Parmi les feuillages dissoute,
La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
Répand des pleurs mystérieux,
Et leur chute, dans l'eau qui tremble,
Nous berce avec un chant qui semble
Tomber des cieux...

O mes amis, la nuit seraine!
Riez, mais qu'on entende à peine
Vos rires... Ne réveillez pas
La réalité douloureuse
Qui, dans une ombre vaporeuse,
S'endort là-bas...

Chantez!... Sous la voûte qui pleure,
Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
Je vais rêver au fil de l'eau,
Comme un enfant que sa nourrice
Câlme afin qu'il s'assoupisse,
Dans son berceau...

Hélas! de toutes ces chansons de jeunesse et de tous ces amis de la dix-septième année, il ne reste plus que des souvenirs, souvenirs épars et embaumés comme le parfum de ces meules, dont, maintenant, les faneurs, fourches en mains, soulèvent en l'air les gerbes amoncelées...

Le foin est sec. Les longues charrettes, aux flancs évasés et spacieux, stationnent déjà dans la prairie...

Les fouets claquent, les chevaux tirent vigoureusement, les roues s'enfoncent dans le sol élastique, traçant derrière elles, comme un sillage, deux ornières plus vertes; enfin, aux claquements du fouet, aux cris du charretier, l'attelage franchit le talus gazonneux et monte sur la route blanche.

Dans la paix du soir, tantôt que, tout en haut, les garçons assis près des faneuses rêvent ou jament amoureusement, l'énorme charretée roule vers la ferme, en répandant tout alentour une saine et aromatique odeur.

